

*feminiser
le
monde*



document idac

10

les femmes ne font pas seulement
d'autres oeuvres, elles oeuvrent
autrement, non pas avec moins de
persévérance, mais avec un plus
grand sens du relatif, de l'éphémère.
(Les cahiers du GRIF n° 7)

On m'a volé la parole. J'ai l'impression qu'on m'a volé toute
forme d'expression publique, écrite ou parlée. Pendant long-
temps j'étais persuadée qu'il s'agissait d'un problème per-
sonel, d'une sorte de défaillance innée. Ne pas pouvoir écrire
et transmettre des idées d'une façon cohérente et explicite, ne
pas pouvoir prendre la parole dans une réunion ou assemblée
sans des battements de coeur et des rougissements envahissants,
n'était pas normal. Alors je me suis tûe. Je me suis tûe pendant
très longtemps. Les années ont passé, ma vie s'écoulait. Lente-
ment, je commençais à me demander qui j'étais, quel rôle je
jouais dans le spectacle de ma propre vie. Était-ce bien moi
qui avait choisi ce rôle ? Quelque soit ce rôle, un désir

primordial naissait en moi : je ne voulais plus que ce soit un rôle muet.

L'apprentissage du langage s'est fait lentement et durement, et il s'est surtout fait en commun. C'est dans un groupe de femmes - ce phénomène déjà maintes fois décrit dans la littérature féministe - que nous apprenons à nous parler, à dévoiler nos peurs profondes, où nous réalisons que les fantômes qui nous hantent ne sont pas des défaillances personnelles, mais une situation propre à la grande majorité de femmes. C'est entre femmes donc que nous apprenons à parler notre langue. A partir de cette connaissance, faire le prochain pas, celui de la création collective, devenait naturel.

Alors, ensemble nous avons pris la parole. Nous nous sommes mises à inventer, à expérimenter, à créer, afin de reconquérir notre droit à l'expression. Notre liberté était grande, puisqu'il n'existait pas de modèle préétabli à suivre, les femmes se sont tuées pendant des siècles. C'est à nous d'inventer notre propre langage, d'apprivoiser les mots à notre usage, de les rendre plus flexibles, légers, maniables. Quant au contenu, c'est de nous-mêmes que nous parlons, de notre vécu quotidien, de nos expériences. Nous expérimentons, nous vivons nos histoires, notre Histoire. Là, de nouveau, nous échappons aux règles de notre société qui a l'habitude d'observer, d'analyser, d'interpréter la vie de tribus lointaines en Amazonie et en Australie, mais qui n'est pas en mesure de transformer sa propre pratique sociale, qui, comme le reconnaissent maintes oeuvres savantes, la mène, à une vitesse vertigineuse, vers l'auto-destruction.

Nous commençons timidement à trois. Trois femmes, trois parcours de vie totalement différents, trois façon d'avoir perdu notre forme d'expression propre. Toi, écrivain(e), professionnel(le), qui t'est rendue compte que ton outil de travail, le langage bien cisélé du journal quotidien à grand tirage t'a volé ta voix de femme; il fallait être incisive,

tranchante, froide, et surtout objective pour réussir dans un journal d'hommes. Et toi, ma soeur, tu luttas quotidiennement pour un petit espace libre dans le monde de la science et de l'université. Comment être femme, agir en tant que femme et en même temps produire comme un homme ? Comme tu le sais, tu étais capable de le faire, tu l'as fait: des papiers innombrables pour l'Uni dans un langage neutre et non-compromettant. Et aujourd'hui tu te demandes si le prix n'a pas été trop élevé. Et moi, mère de famille, coupée d'un contact direct avec le monde productif des années durant. Moi, qui imaginais pendant longtemps que le vrai salut viendrait de mon insertion dans ce monde là, de l'apprentissage du langage en du comportement en vigueur parmi ceux qui ont "réussi " ...

Notre entreprise commune devient une aventure, un événement pour chacune d'entre nous. Nous partons à l'improviste, sans table de matière, sans structures bien élaborées d'avance. Nous voulons échapper aux contraintes extérieures, nous voulons créer librement. Mais encore fallait-il qu'on apprenne à le faire. Nous allons donc nous revoir dans quelques jours, après avoir mis sur papier les choses qui nous tenaient le plus à coeur, celles qui sortiraient librement de nos plumes.

Quatre jours d'angoisse, d'insomnie, de blocage total. Rien, rien ne sortait de ma plume. De petits essais ici et là, des phrases déconnectées, de lourdes théorisations suivant de modèles qui de toute évidence n'étaient pas les miens. Les heures, les jours passaient - décidément je n'étais pas douée, il fallait mieux l'admettre tout de suite ... Mais, si je vous écrivais une lettre en vous parlant de moi, de mes peurs, de mon découragement... ?

Nous nous retrouvons avec nos premiers essais, nos bouts de papier, encore un peu hésitantes. Elles, trop habituées à des jugements sévères et destructifs, prêtes à mettre en action leurs mécanismes de défense; moi prête à l'acceptation facile d'un échec ("Je n'arrive pas, je renonce, comme toujours ...")

Et puis, soudain, la magie s'installe: En nous racontant, en nous lisant, nous voyions se dessiner, lentement, devant nos yeux, les contours de notre document. Si différentes et si semblables, nous découvrons que nous sommes en plein processus de création commune, que les pièces se complètent, que l'image de notre vie commence à prendre forme. Nous discutons, nous travaillons. Travail, vie, tout se mélange, nous sommes pour quelques heures enveloppées dans ce climat de liberté, nous nous sentons entières. Je découvre que vous aussi, mes soeurs, vous avez eu des difficultés à parler d'une voix nouvelle, dans un monde où tout est à découvrir. Il est difficile et pourtant si exaltant de se libérer de cette censure qui nous guette encore à chaque tournant. Il fallait se redire que le jugement critique de nos profs, patrons, maris ne nous détruirait plus, puisque nous étions trois à y croire.

Nous sommes prises dans un courant de création commune. Nous avons touché une réalité que nous avions entrevue depuis longtemps sans y croire: notre Savoir, notre Histoire de femmes s'écrit par et à travers l'expérience de chacune et de toutes. Ici, les frontières éclatent, nous ne sommes plus trois, nous devenons "toutes". On prend contact avec d'autres femmes. Deux se joignent à nous, parce qu'elles aussi avaient besoin de s'exprimer et, qu'autant que nous, elles craignaient de le faire seules. Elles sont donc venues apporter leur voix, leurs vies, leurs pensées, qui résonnaient encore en nous, à la suite de longues soirées passées ensemble.

Et ensuite ? Combien d'autres se joindront à nous ? Maintenant tout nous semble possible.

J'aurais aimé laisser ici une feuille blanche pour qu'une autre femme comme moi, comme toi, la reprenne. Mais il lui faudrait peut-être plus qu'une feuille blanche, il lui faudrait des visages de femmes, des corps, des voix, des rires. Il lui faudrait plus qu'un simple texte qui lui parle de l'expérience de créer entre femmes. Cette expérience, il faut la vivre.

... je cherche, je cherche, j'essais de comprendre.
J'essais de donner à quelqu'un ce que j'ai vécu et je ne
sais pas à qui, mais je ne veux pas garder pour
moi ce que j'ai vécu. Je ne sais que faire de ce
que j'ai vécu, j'ai peur de ce chaos profond.
Si je persévère et me considère comme vraie, je
m'égarerais parce que je ne saurais pas où encastrer
mon être nouveau - si je poursuis mes visions
fragmentaires, le monde entier devra se transformer
pour me contenir.

Clarice Lispector
(*"A Paixão segundo G.H."*)

Les femmes se révoltent, elles changent. Les êtres chéris,
soumis, la douce vierge, l'épouse-et-mère, la grand-mère, la
muse inspiratrice, se métamorphosent et révèlent la sorcière,
l'hystérique, la putain. Les femmes se révoltent. Elles le
font d'une manière si forte et si irréversible que la rigolade,
la moquerie, le mépris, tournent peu à peu au malaise,
prélude de la peur, chez les technocrates du processus
social ou les hommes de bonne volonté, les progressistes.
C'est alors qu'ils essaient de comprendre.

Tout au début, partagées entre la culpabilité et la certitude,
entre la timidité d'être au MLF et le point de non

retour, nous balbutions des alibis, des excuses, des explications. Quelle langue parler ? Comment expliquer cette évidence, si vécue, si connue et dont on avait tant souffert ? Comment expliquer notre oppression ? Nous cherchâmes des mots connus, en nous forçant un passage, en essayant d'entrer dans le moule d'un concept. En nous serrant un petit peu, nous tentions de nous plier à des concepts déjà connus et acceptés.

Ainsi, disons-nous, notre travail est gratuit. A la cuisine et de fil en aiguille, à tous les échelons, nous garantissons la reproduction de la force de travail. Nous l'assurons dans l'équilibre psychologique de la famille. Mais les économistes ne nous connaissent pas. Le PNB nous ignore. L'activité du sexe féminin n'est pas du travail. "Le travail domestique a été jusqu'ici traité comme une caractéristique secondaire sexuelle de la femme au lieu d'être considéré comme une catégorie économique", on l'a déjà dit ¹⁾.

Exploitation économique, irruption des femmes dans le monde du travail, tout cela constitue des phénomènes perçus dans la lutte des femmes. Nous revendiquons tout. Nous revendiquons des salaires - il faut qu'on nous paie - un salaire ménager, même si certaines d'entre-nous s'y opposent, et même si à ce propos nous nous déchirons et parlons de consécration de la division du travail. Exploitation économique, division du travail, syndicalisation, lutte de classes, voilà le langage qu'ils comprennent et de plus, tout ce que nous disons là est juste. C'est bien cela que nous expliquons, et pourtant, nous le savons bien, ce n'est pas seulement de ça qu'il s'agit.

On nous a aussi donné le sentiment d'être moins que rien, de n'exister qu'à l'image de l'autre, de vouloir et de devoir être l'autre pour l'homme, modèle et juge, seigneur et idéal. Bonne à rien, naturellement inférieure, la "condition" des

6

1) Isabel Larguie et John Dumoulin, "Towards a Science of Women's Liberation", Londres.

femmes serait celle de colonisées: l'âme volée, le refus de soi pour se fondre dans l'autre, l'impossible fusion qui, frustrée, engendre la haine, la révolte et la fuite. Comparée au noir colonisé, les femmes seraient en train de faire leur révolte, de vivre leur moment de refus, celui qui suit la frustration. Elles seraient en train de vivre ce moment aigu d'incompatibilité qu'ont vécu tous les colonisés et elles arriveraient, une fois défoulés les ressentiments ascentraux, à la rationalité et à la normalisation, au modus vivendi sans rancune (?) auquel arrivent les ex-colonisés dès qu'ils atteignent l'affirmation de soi. Le drame des colonisés, tel qu'il a été étudié, pensé, par les hommes, il est là, connu et reconnu dans tous ses détails. Fanon nous est cité quand on parle de nous. Et nous aussi, nous parlons de lui et des colonisés quand nous parlons de nous, parce que, comme ça, par analogie, les hommes comprennent. C'est donc ainsi que nous nous exprimons.

Et pourtant, cela ne suffit pas, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ou du moins ce n'est pas seulement de cela. Nous avons beau emprunter des concepts ou nous référer à des situations connues - celle du prolétaire, celle du colonisé - nous avons beau tirer des analogies du statut politique d'opprimés déjà reconnus et acceptés pour expliquer notre propre oppression. Ces explications, nous le savons, ne recouvrent pas ce que nous vivons, ce que nous souffrons. Elles ne suffisent pas pour le dire. Car pour cela il faudrait un nouveau langage, une nouvelle science ou non-science, quelque chose de nouveau, d'inconnu, de capable de rendre compte du statut d'oppression qu'on vient de découvrir dans toute sa profondeur et qu'on arrive à peine à expliquer.

Si notre travail n'est pas rémunéré ou s'il engendre une plus-value que nos patrons empochent, nous avons droit à la lutte, à notre lutte de classes. Si nous sommes envahis, si on nous vole nos richesses ou nos âmes, si on nous réduit en esclavage, nous avons le droit à notre lutte de libération nationale. Mais si dans l'acte de l'amour, l'homme nous viole plutôt qu'il nous aime, si nous ne jouissons pas et que nous n'osons pas le dire, si notre corps et les fruits de notre corps sont la propriété

de quelqu'un d'autre qui en dispose, comment s'appelle notre lutte ? Féministe, peut-être, mais pas prise au sérieux. Délire collectif de petites bourgeoises intellectuelles.

Nous débouchons sur cette question à l'heure même où nous découvrons le vide de notre propre identité. Et ce vide ce n'est pas seulement, pour chacune de nous, une expérience d'ordre psychologique et individuelle. C'est aussi une expérience commune vécue comme celle d'un groupe opprimé. L'oppression, la marginalité féminine sont trop évidentes et ce n'est pas par hasard qu'elles n'ont guère retenu l'attention des sociologues. On ne voit que ce qu'on veut voir.

A partir de quoi construire notre identité commune ? D'où sortir notre connaissance sinon de nous même, en passant par une "science" qui sera la nôtre et que nous allons bâtir. Nous nous connaissons dans nos groupes de conscience, dans nos groupes-famille, maternité, avortement, psychanalyse, politique, psychépo, dans tous ces groupes où nous nous occupons de tout ce qui nous concerne, et dans lesquels nous nous racontons dans le détail, dans lesquels, d'où que nous partions, nous finissons toujours par raconter notre vie, notre travail, nos mères, nos pères, nos enfants, nos hommes, hommes-patrons ou patrons-hommes. C'est là, entre femmes et en tant que femmes qu'en nous racontant, nous découvrons une connaissance nouvelle, nous faisons l'expérience de nouveaux rapports. d'un monde de femmes si loin du monde des hommes.

8 Monde des hommes, monde des femmes. Un nouveau clivage. Le monde des femmes, qu'est-ce que c'est ? C'est difficile à expliquer et si facile à sentir pour n'importe quelle militante. Option féminine ? Nouveau regard sur la civilisation ? C'est difficile d'expliquer, mais toutes les femmes qui ont vécu et vivent encore l'expérience du MLF - ce plus proche de la vie - toutes ces femmes savent de quoi elles parlent, sans paroles. Si la parole leur a été niée si longtemps, si la parole s'est pervertie dans le discours vide des sociétés industrielles avancées, de quoi s'étonner ? Le MLF baigne dans

les eaux de la rêverie, de l'utopie, du sensible, il est une expérience affective nouvelle difficilement conceptualisable. Si le monde des hommes est "ce qu'on sait", que veulent les femmes ? Quelle est cette alternative qu'elles ont vaguement éprouvée et qu'elles ne peuvent, ne savent ou ne veulent pas expliquer ? Très souvent nous nous sommes dites entre nous "de toute façon les hommes ne comprennent rien" ... et nous avons marre d'essayer de nous faire entendre, d'essayer de traduire notre langage si peu clair et logique pour des oreilles si exigeantes et en même temps si pauvres, si conditionnées par le discours du visible, du palpable, du quantifiable. Et nous nous prenons à nous demander si notre seule issue n'est pas dans l'utopie, puisque nous sommes bien coincés dans un monde pourri. La vie a déraillé et nous les femmes nous vivons un temps qui n'est pas le nôtre, les temps des femmes. Comment peut-on être femme ?

Les hommes ont créé un monde trop fort, trop sûr de lui, trop envahissant, trop écrasant pour qu'ils se rendent compte qu'il pourrait en être autrement. Les hommes ne comprennent pas non plus leur monde, mais ils y sont installés pour le meilleur ou pour le pire. Ils y sont installés sur nos têtes et sur nos vies ! Le monde des hommes, ce chef-d'oeuvre de civilisation, à quoi cela nous mène ? Les femmes peuvent se permettre de parler ainsi. Elles n'en sont responsables que dans une certaine mesure. Elles subissent ce monde à contre coeur. Leur temps qui a été celui de la marginalité, celui de la répression, leur temps aujourd'hui, leur seul recours, est celui de la clandestinité.

Les femmes se révoltent, elles se réunissent. Les groupes se multiplient, dans ces groupes nous vivons, nous apprenons. Nous apprenons le monde, sur ce que le monde a fait de nous, ce que nous ferons du monde. Nous apprenons nos archétypes, nos biographies, nos mainteneants. Les femmes prennent la parole pour en faire "un mai, un octobre, un autre monde". Les femmes se mettent à militer. Nous avons toutes connues cette clandestinité du soir, cette sortie mal expliquée au voisin

de palier, la soirée du groupe de femme. Dans mon groupe, nous étions une vingtaine et nous voulions faire de la politique, nous voulions militer. Chaque fois qu'on se voyait, j'apprenais quelque chose, je percevais que la vieille politique était morte et enterrée. Nos vécus, nous en parlions, et si au début nous nous inquiétions de ce que nous faisons, de l'importance de ce racontage, bientôt nous découvrîmes que c'était bien là que nous étions en train d'inventer la nouvelle politique.

Pourquoi est-ce si difficile à saisir ? Pourquoi sent-on qu'on ne sera jamais comme avant, qu'on devient irrécupérable pour ce monde de connerie et pourtant tout nous semble si flou. Avec nos complexes millénaires, avec nos besoins de modèles, nous aurions peut-être préféré parler de tactique, de stratégie, d'alliances et de toutes ces choses qui sentent la politique. Nous nous serions senties plus sûres. Et pourtant, nous finissions par raconter nos vies et tout cela changeait. La pudeur cassée à jamais, laissant affleurer à la bouche un goût de liberté. Un évènement. Cet évènement on ne peut ni le raconter, ni le décrire. Il est l'acquit des groupes de femmes. On peut écrire un traité sur la fête, on n'en fera pas entendre la musique.

Tout cela nous a marquées. Mais surtout, tout cela nous a changées. Et pourtant, nous n'arrivons pas à produire - c'est à dire à écrire, à exprimer, à rendre public ce que nous vivons, ce dont nous parlons. Des épopées ont été écrites célébrant le courage des braves. Toutes les révolutions sont exaltantes, sauf la nôtre. Elle est secrète, humide. Elle est enfouie dans les profondeurs, révolution-femme. Elle est faite de moments inoubliables, qui rendent le quotidien absurde, d'une chaleur interpersonnelle qui rend la ville dans son incommunicabilité atroce, inacceptable. Elle nous rend incompatibles.

Pourquoi nous ne produisons pas ou si difficilement ? Un texte est un objet et me voilà en plein artisanat. Je le construis de mots et de souvenirs. C'est un travail. Mais pourquoi doit-

on travailler et produire tout le temps ? Pourquoi se placer sous l'égide d'une éthique du travail de plus en plus anachronique et d'ailleurs de plus en plus dénoncée ? Mon groupe a été incapable de produire, de s'expliquer et de se justifier par un travail. Serait-ce là un refus inconscient de cette éthique ? S'agit-il du principe de plaisir ou, comme nous l'avons dit souvent, de prendre notre pied, ce qui revient au même, c'est à dire de reconnaître que nous nous pavions de moments sympas. Militer qu'est-ce que c'est ? Comment milite-t-on dans un groupe de femmes ? Nous avons fait des manifs, des pancartes, des occupations, des bourbouillages et même des grèves. Nous avons milité et contesté comme tout le monde et pourtant je ne peux pas m'empêcher de penser que la vraie révolution des femmes, elle se passe dans les soirées des groupes, là justement où l'on produit si peu, où souvent on se laisse aller, où l'on n'est pas toujours sérieuse, et où finalement on dit non dans la pratique à ce que l'on fait tout le reste de la journée. Là où c'est toujours dimanche.

On peut rêver d'une nouvelle ... d'une nouvelle quoi ? Vie, militantisme politique ... Tout cela fait un tout et nous le savons déjà. Mais tout semble si marginal, nous sommes si peu nombreuses, nous avons si peu de pouvoir. Il faudrait être plus efficace. Il faudrait pouvoir se battre contre un ennemi visible dans une lutte visible, avec des victoires palpables. Mais qu'est ce qui définit une victoire ? La confusion s'installe. L'efficacité est un fantôme, une condition du travail et, qui plus est, du travail adulte. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Pour l'instant nous nous racontons. Nous cherchons la chaleur du contact, la tendresse, la compréhension, l'entente parfaite où la différence s'efface, le souvenir nostalgique. Nous devenons une unité, mère-enfant, enfant-mère, nous ne faisons qu'un(e), le groupe. C'est de plaisir qu'il s'agit mais d'un plaisir qui se trouve au bout d'un chemin sur lequel nous regressons/ avançons, d'un chemin qui est fait de nos vies lentement décortiquées et où pour la première fois nous nous permettons de nous voir. Nous nous voyons. Nous voyons nos vies et en essayant

ensemble de les comprendre, nous trouvons ce point d'indifférenciation où nous sommes toutes une même chose, une femme. Bien sûr, on a beaucoup insisté sur cela: nous regressons, nous cherchons un état de fusion qui nous protégerait de tout ce qui nous est extérieur, et donc menaçant. Nous cherchons l'utérus, la mère. Nous regressons, mais si nous le faisons c'est bien parce que l'adulte n'en pouvait plus, parce que les femmes adultes que nous étions toutes n'existaient pas, n'étaient qu'un monde de refoulement, de peur, de désirs. Nous n'étions que refoulements, un refoulement indispensable pour être socialement acceptables, pour être conformes à l'image de nous-mêmes qui nous est offerte, l'image de femme. Les femmes adultes ne le sont que sur commande. Elles ne peuvent avoir une identité adulte parce qu'elles ne sont que l'image reflétée par le miroir des hommes. Elles n'ont pas d'identité. Comment pouvons nous trouver notre identité en face d'un miroir, si le miroir nous renvoie une image toute faite, celle qui est voulue, rêvée par l'homme et imprimée à jamais sur le miroir ?

Que pouvions-nous faire, à quoi nous servait cette identité de commande, dite de femme adulte ? Nous avons toutes dû regresser. Nous avons toutes dû défaire cette construction tordue et précaire qui était notre identité. Nous avons dû chercher notre enfance, notre enfance personnelle, biographique, mais aussi notre enfance phylogénique, notre plan dans la civilisation. En tant qu'individus et en tant que femmes nous avons dû retrouver nos moments premiers, pour nous comprendre et pour nous ouvrir la possibilité d'une reconstruction, d'une nouvelle identité, cette fois-ci vraiment adulte, vraiment identique à nous.

12
Nous commençons à peine à marcher, nous venons d'émerger. Nous avons de moins en moins besoin d'être entre nous, de nous raconter. Nous commençons à ressentir l'envie de faire de choses ensemble. Mais en faisant nos premiers pas, nous avons comme la sensation d'avoir perdu une troisième jambe qui nous empêchait d'avancer, mais qui nous donnait aussi le sentiment d'équilibre que nous donne un trépieds bien stable. Nous avons perdu la troisième jambe qu'étaient pour nous notre statut

d'épouse-mère, notre beauté incomparable, le regard approbateur et tranchant des hommes, notre destin de courtisanes entretenues. Nous avons renoncé à nos sales jeux compétitifs dans lesquels nous nous amusions à nous faire du mal mutuellement entre femmes à défaut d'oser nous détruire nous-mêmes. Nous avons perdu tant de choses que beaucoup d'entre nous sont comme des boussoles affolées. Qui dira si nous avons raisons ? Qui, sinon nous-mêmes ? Nous voilà plantées sur nos deux seules jambes. C'est dur. C'est trop normal.

Que de pertes, que de vides à combler. Notre folie, notre enthousiasme furent tels que nous avons été nombreuses à croire, inconsciemment ou non, à la possibilité d'un monde féminin où se retrouverait ou du moins se compenserait la sécurité perdue. Ce monde est celui du fantasme. C'est notre île aux sirènes. Et pourtant ce fantasme nous a laissé un héritage, l'héritage d'une expérience meilleure, d'un changement imperceptible des rapports humains. Notre expérience de femme ne se résume pas à un régression. De cette régression naissent des perspectives d'avenir. Une chose est bien claire: le monde des hommes n'est pas notre monde. Nous ne voulons plus et nous ne pouvons plus le subir parce que nous en avons connu un autre. Il est temps de féminiser le monde.

L'abolition de l'oppression de la femme n'emmène pas, par
soi-même, l'abolition du contenu féminin (...)

Les différences entre les sexes se situent dans un autre
champ que celui des différences artificielles créés par
la société de classes, et ne disparaîtront pas
avec cette société.

Ernst Bloch
(Le principe Espoir)

Le mouvement féministe existe depuis plusieurs générations,
né de la révolte des femmes contre leur exclusion des activi-
tés masculines. Sur ce front, de nombreuses batailles ont été
menées et, bien qu'il en reste encore beaucoup à gagner, la
conclusion de la campagne ne laisse plus de doute. Ecoles et
universités, médecine et droit, les sciences et la technolo-
gie, la politique et le gouvernement, même les affaires et la
fonction pastorale dans plusieurs grandes églises nous sont
aujourd'hui ouvertes; inversément, l'idée que les hommes dev-
raient partager le travail qui est traditionnellement le nôtre
est de plus en plus acceptée bien qu'encore partiellement
appliquée. Le fait de travailler à l'extérieur et de réussir
dans leur travail a conduit des millions de femmes vers

l'indépendance économique et accru leur confiance en elles-mêmes. C'est là un droit que nous devons défendre. Mais, les bouquets de l'Année internationale de la femme nonobstant, il faut bien admettre que notre présence sur la scène économique n'a pas vraiment changé la face du monde. Toutes les valeurs courantes, toutes les institutions, toutes les idées sur la manière dont la société devrait être organisée, la façon dont les gens devraient vivre ensemble, sont restées inébranlablement masculines. Et ces institutions, valeurs et idées s'avèrent de plus en plus inadéquates.

Beaucoup de féministes aujourd'hui ne s'intéressent plus à prouver l'égalité potentielle des femmes aux hommes mais plutôt à définir les domaines où les femmes ont quelque chose de spécifique à apporter. La tâche est assez ingrate; il est difficile de l'approcher sans paraître à première vue réactionnaire. On nous a si longtemps répété que notre rôle se situe dans le domaine privé et intime de la vie (donc, conformément aux valeurs masculines, dans un domaine de peu d'importance) que tout ce qui ne correspond pas à un véhément démenti doit apparaître comme une trahison du féminisme. Dans ce dilemme, le marxisme n'aide guère. Dans les termes marxistes, la femme au foyer n'est pas productrice: et ce sont les producteurs de valeurs économiques qui hériteront de la terre. Un des concepts fondamentaux du socialisme, tacitement admis bien au delà des pays socialistes, est le droit de ceux qui travaillent à la reconnaissance de leur point de vue tant sur le travail lui-même que sur son produit. La portée et les formes précises de cette co-détermination font encore l'objet de débats et de luttes à travers le monde, mais le principe est accepté, même s'il n'est que payé de paroles. Mais la notion de ce qui constitue le travail économiquement productif n'a pas été remise en question depuis que Mao en Chine et Fanon en Algérie ont placé le potentiel révolutionnaire de la paysannerie sur pied d'égalité avec celui de la classe ouvrière. Aujourd'hui l'ouvrier ou le paysan qui possède une conscience politique sait que sa voix doit être entendue; il n'est plus intimidé par celui qui détient le savoir, le pouvoir ou la terre. Le

point de vue du producteur compte: ceci fait partie de la justice sociale élémentaire. Celui de la femme ne compte pas. Je suis d'avis que nous devons réclamer notre droit de participer à la gestion de la société, non seulement en tant que productrices de biens économiques côte à côte avec l'homme, mais aussi, et d'une manière plus spécifique, en tant que productrices d'êtres humains.

Cela ne se limite pas, bien entendu, à notre faculté de donner naissance. Je parle de tout un processus long, assidu et laborieux, par lequel le nouveau-né est transformé en enfant prêt pour l'école: un travail immense, systématiquement dévalorisé, qui dure 4 ou 5 ans pour chaque enfant et qui partout dans le monde est le seul fait des femmes. (Il existerait en Suède et ailleurs des exceptions à cette règle, mais elles sont trop rares et trop récentes pour avoir pu modifier cette donnée.)

L'occupation traditionnelle de la femme est généralement décrite comme "travail ménager, cuisine et la charge des enfants". Les trois sont mêlés et personne ne reconnaît qu'entre les deux premières attributions et la troisième il y a une différence de nature. Cuisine et ménage sont des services qu'on rend. Elever un enfant est un acte productif. Je crois que la raison pour laquelle on ignore cette différence fondamentale est profondément ancrée dans la philosophie et la religion. Si l'on croit que l'homme est fait à l'image de Dieu, il est difficile et gênant d'admettre que l'homme, dans sa prime enfance, non seulement ne ressemble pas à Dieu mais n'a pas une grande ressemblance avec l'Homme non plus: et que, à moins que quelqu'un (à savoir, quelqu'une) soit disposé(e) à se donner énormément de peine pour lui faire un corps et un esprit, cette ressemblance demeurera une fiction. (Des études anthropologiques faites sur des enfants abandonnés dès leur plus jeune âge, parmi lesquelles "Les Enfants Sauvages" de Malson est la plus connue, ne laissent aucun doute là-dessus.)

Dans les premiers mois de la vie de l'enfant, cette tâche se

limite plus ou moins à une question de nourriture, et puisque l'être humain est un mammifère, elle a toujours été accomplie par la mère. (Un enfant nourri au biberon peut, bien sûr, être élevé par un homme, mais le cas est exceptionnel). Et au fur et à mesure que l'enfant se met à faire ses dents, marcher, parler et apprendre, la composante nutritionnelle de la tâche diminue progressivement. Même un bébé de six mois est déjà prodigieusement influençable. Le personnage qu'il ou elle deviendra est déterminé (toute la psychologie moderne le confirme) entre le premier éveil de la conscience et le moment où, empli complètement d'enseignements féminins, l'enfant s'en va à l'école. Le travail qui se fait pendant cette période ne peut pas (et ceci, à mon avis, est une faille importante dans la doctrine marxiste) être étiqueté comme une simple reproduction. L'appeler ainsi c'est ignorer la transformation effectuée, c'est perpétuer l'idée religieuse de l'âme humaine mystérieusement préfabriquée à la naissance. C'est aussi - comme par hasard - dévaloriser la fonction de la femme en tant que membre productif de la société.

Tout travail est un processus à deux sens: le travailleur transforme l'objet, le travail transforme la mentalité du travailleur, souvent sans que celui-ci s'en rende compte. Dans la plupart des civilisations on insiste beaucoup sur la fonction biologique de la maternité, sans doute parce que la maternité est quelque chose qui arrive aux femmes, quelque chose qui leur est imposée, avec ou sans leur consentement, par l'homme (fréquemment désigné dans ce contexte comme "la nature" tout court). Devenir mère est (ou peut être représenté comme étant) une chose assez passive. Etre mère pendant les longues, dures années qui séparent la naissance de l'enfant du moment où la société commence à s'y intéresser suffisamment pour mettre la main à la pâte est une chose extrêmement active. D'où le silence complet fait autour de ces années décisives. Natacha se promène à travers les dernières pages de "Guerre et Paix" un lange taché de caca à la main, et ceci représente à peu près la limite jusqu'à laquelle cet aspect de la vie est reconnu dans la littérature mondiale. Pourtant tous, écrivains, cinéastes, philosophes et psychologues compris, ont vécu ces années et

chacun doit sa personnalité d'adulte au travail fourni pendant ces années par sa mère ou une autre femme. Le silence est si complet que les femmes elles-mêmes, conformément à l'esprit de sacrifice qu'on leur a inculqué, se sont mises d'accord pour ignorer ce travail essentiel qu'elles fournissent ou, moins, pour l'oublier sitôt terminé. Demandez à n'importe quelle femme ce qu'elle a fait pendant que ces enfants étaient petits. "Oh, pas grand'chose", vous dira-t-elle. "J'ai végété, c'est tout".

Cependant, puisque ce travail, comme tout autre que l'on fait pendant de longues périodes, modèle la mentalité du travailleur, je suis persuadée que la mentalité des femmes est en effet différente de celle des hommes, qui ne connaissent pas ce travail. Allez vivre cinq à vingt ans (selon le nombre de vos enfants et leur intervalle d'âge) en étant totalement responsable de la vie d'un autre: sa santé, sa sécurité, son intelligence, sa vie émotionnelle et imaginative, même son sommeil. Je suppose que certains artistes, certains scientifiques ayant travaillé sur des projets à long terme peuvent avoir une vague notion de ce que cela représente; et encore, les romans, les symphonies, les accélérateurs linéaires n'attrappent pas la scarlatine, ne tombent pas de leur bicyclette, ne se réveillent pas en hurlant au milieu d'un cauchemar. Allez vivre avec une responsabilité pareille pendant des années: en ressortiriez-vous tout à fait inchangé? Et si un sexe entier vit ce genre d'expérience, sa mentalité sera-t-elle exactement la même que celle de l'autre sexe qui - son travail, aussi ardu soit-il, une fois terminé - s'attend à dormir comme de droit du sommeil du juste?

(Il va sans dire que toutes les femmes ne sont pas mères, toutes n'élèvent pas des enfants. De même que les membres de la classe ouvrière ne travaillent en usine. Cependant, l'expérience collective dans les deux cas est si généralisée qu'aucun membre de cette collectivité n'échappe entièrement à ces effets formateurs).

Un sens des responsabilités continuel, interminable, et qui dure 24 heures sur 24 est donc l'un des traits acquis par les femmes par suite de leur occupation. Le fait qu'à un moment ou un autre chaque femme se révolte contre cette occupation parce que, plus que toute autre, elle la rend esclave, n'enlève rien à cela. Dans les premières années de vie de nos enfants nous apprenons que la responsabilité ne s'arrête pas à cinq heures de l'après-midi. Le même phénomène se produit chez les hommes "importants", PDG, chefs d'Etat et autres, nous dit-on. Cela reste à prouver. Beaucoup d'entre nous sont rendues anxieuses d'une manière permanente par cette expérience même lorsque l'objet de notre inquiétude - l'enfant - n'est plus là. Beaucoup d'autres en retirent une capacité de jouir de la liberté, inégalée à celle de l'homme, et que la société ferait bien d'apprendre.

Mais ceci n'est qu'un seul aspect de la tâche. Elle comporte aussi un élément constant de choix, qui peut être conscient ou non selon le niveau général de conscience de la femme, mais qui s'exerce à chaque instant. De même que la nourriture qu'on donne à l'enfant construit le corps à l'intérieur duquel il vivra jusqu'à la fin de ses jours, chaque mot, chaque action de la mère lui servira comme modèle à suivre ou à repousser. Ce que Pygmalion a fait à Galatée n'est rien comparé à ce que n'importe quelle femme fait pour n'importe quel enfant dont elle a la charge.

Puis, l'intuition. Les aveugles développent une grande acuité du toucher, les sourds apprennent à se fier à leurs yeux, nous, les femmes, à force de passer des années entières avec des gens qui ne savent pas parler, avons acquis l'intuition. Mais l'intuition est bien plus que la capacité de comprendre des messages transmis autrement que par le langage; c'est aussi celle de choisir, devant tout un ensemble de données, la donnée essentielle. L'intuition c'est l'intelligence plus rapide que la rapidité de la pensée. L'intuition, nous l'avons.

Puis, le sens de la proportion, ou, si l'on veut, de l'humour. Comparée à la tâche de maintenir et de renforcer la vie, l'importance de tout le reste n'est pas bien grande. A cause de ce conditionnement collectif que je viens de décrire, les femmes en sont plus conscientes que les hommes. Mais les hommes, peu sûrs de leur propre sens des proportions, craignent que les femmes négligent de s'occuper des choses d'importance secondaire tel que l'ordre, la ponctualité, la propreté, etc. Ils ont donc gonflé l'importance de ces choses à des proportions absurdes, ont imposé ces valeurs gonflées aux femmes, et dès lors ne cessent plus de se plaindre du manque d'humour des femmes. Lorsque des femmes qui se font mutuellement confiance sont ensemble, ce qu'elles font de plus libérateur c'est de rire. Elle rient de l'absurdité qu'il y a à considérer des vétilles comme importantes. Il serait bon si de tels rires se faisaient entendre plus loin.

Toutes ces qualités particulières naissent, se développent et grandissent dans l'acte créateur suprême qui consiste à "mettre au point" des êtres humains. Tout ce temps-là, les pères (toujours à l'exception de ces Suédois et de quelques autres aimables excentriques) se tiennent à l'écart en attendant que commence ce qu'ils considèrent comme la vraie vie de leur enfant.

Une fois que l'enfant est suffisamment prêt pour entrer à l'école, la femme abdique. Sa relation avec l'enfant, d'être omniprésent, devient partielle et auxiliaire, à la manière de celle qui la lie à son homme, le plaisir sexuel en moins. Fille ou garçon, l'enfant est promu dans un monde dont les valeurs sont établies et contrôlées par les hommes. Bien sûr, ces valeurs se transmettent déjà à travers la femme pendant la prime enfance; mais à cause de l'absence d'intérêt manifesté par le monde extérieur - ce manque d'ingérence qui seul rend le boulot supportable - ces valeurs sont fortement teintées par la féminité de la femme. Quand l'école commence, rien n'est plus comme avant.

Et c'est bien ainsi. Je ne préconise pas une extension de ces années de travaux forcés, loin de là. Je ne demande pas non plus qu'une médaille collective soit remise au sexe féminin tout entier en reconnaissance tardive des services rendus. Encore moins ne voudrais-je que les hommes persistent à se tenir à l'écart de leurs jeunes enfants. Les qualités dont je parle sont implantées assez fermement pour que nous les gardions même si le travail qui les a engendrées était désormais partagé. Ce que je propose c'est que les femmes (non seulement les mères) deviennent conscientes de l'ensemble extraordinaire de qualités dont elles héritent ou qu'elles développent par l'activité unique que je viens de décrire; qu'au lieu de cacher, dissimuler, supprimer ces qualités et de s'en excuser, elles les exhibent fièrement; et que, étant les productrices essentielles de l'espèce humaine, elles insistent pour faire entendre leur voix en tant que femmes dans toutes les affaires de l'humanité.

Parce que toute littérature est une longue lettre à un interlocuteur virtuel, présent, invisible, ou une passion future que nous liquidons, alimentons ou recherchons.

Et il a déjà été dit que l'intérêt ne réside pas tant dans l'objet, simple prétexte, mais d'abord et avant tout dans la passion; et moi j'ajoute que l'intérêt ne réside pas tant dans la passion, simple prétexte, mais d'abord et avant tout dans sa pratique.

(Nouvelles lettres portugaises)

Ma chère R.

Serai-je vraiment libre un jour ? Serons-nous vraiment libres un jour ? D'où, montre-moi d'où viennent ces attaches si lourdes, si difficiles à briser ?

J'aurais voulu écrire cette lettre à ma mère. Evidemment, ça ne pourrait pas être la même lettre, c'est dommage. Il faudrait qu'un jour nous puissions écrire des lettres à nos mères. Encore tant d'étapes à franchir jusque là. Et pourtant, j'ai l'impression que nous sommes déjà bien en route. Nous, les femmes, nous nous sommes mises en route et on ne nous arrêtera plus. Nous nous

sommes mises en route et parfois nous avons l'impression de prendre le monde avec nous. Si le monde veut bien nous suivre sur notre chemin !

Je me décourage parfois, je doute de mes forces. Beaucoup de demandes sont faites, je trouve. Et il y a surtout des exigences que nous nous faisons à nous-mêmes, des exigences qui semblent souvent contradictoires, inconciliables et qui nous écrasent, puisqu'elles sont toutes là à la fois.

Comment veux-tu concilier dans une seule personne le besoin d'amour, d'affection, de chaleur et de protection et la nécessité d'autonomie et d'indépendance sans laquelle nous ne deviendrons pas réellement libres ? Comment concilier les exigences réelles d'authenticité de nos enfants qui se trouvent encore pour la grande majorité d'entre nous enfermés dans les structures de nos familles et donc dépendants de nous avec nos propres besoins ?

Nous réclamons du temps à nous. Le temps nécessaire pour nous réorienter, nous former, nous éduquer, pour inventer notre monde de femmes. Et n'oublions pas le temps considérable et la force psychologiquement nécessaire pour la tâche la plus difficile, celle de réorienter le monde autour de nous. Ce qui est le plus grave et le plus lourd, c'est cela, c'est de supporter et même d'encourager le désordre que nous créons autour de nous. Nous les femmes, depuis les temps les plus reculés, nous étions l'élément stable, sûr, conciliateur. Tout d'un coup nous sommes devenues celles qui dérangent tout. Nous dérangeons cet ordre qui se prétendait si parfait et si efficace, cet ordre familial si tranquille et ronronnant. Et c'est là que ma mère m'attrappe. Je veux acquérir une formation plus solide que celle que j'ai eue quand j'étais jeune. Très bien, les temps ont changé. Je veux travailler, affirmer ma propre personnalité. D'accord, il est temps que les femmes soient économiquement un peu plus indépendantes. Mais que je mette en question mon mariage - aussi malheureuse qu'elle ait pu être dans le sien - en dénonçant une relation qui est plutôt celle d'un ménage que d'un couple, que je revendique pleinement mon épanouissement sexuel, donc que je sois, à la limite, capable de faire éclater

cette petite famille, m'attire des exclamations du genre: "Mais pense aussi dans tout cela à tes pauvres enfants."

Oui, ma mère, je pense beaucoup, beaucoup à mes enfants. Même trop. Je n'arrive pas à m'en débarrasser, comme toi, tu n'a pas réussi à te débarrasser de moi.

Qu'est-ce qu'une mère ? Qu'est-ce que cela veut dire pour moi d'être mère ? Tu sais que je ne me suis jamais sérieusement posé cette question jusqu'à très récemment. Et pourtant, ça fait longtemps que je suis mère. Je ne me suis pas posé cette question avant de le devenir. C'était "normal" pour moi. Et pourtant je n'étais pas une personne particulièrement attirée par les enfants, comme certaines de mes amies. Je crois, rétrospectivement que pour moi, avoir des enfants au moment où je les ai eus justifiait mon existence. Je n'ai pas été élevée dans la perspective "d'accomplir" quelque chose dans la vie, mais seulement d'"être". Etre femme. Et être femme pour moi, à ce moment là, voulait nécessairement dire être mère, avoir des enfants. C'est étonnant l'insouciance et l'ignorance avec lesquelles nous nous embarquons dans une pareille aventure. La minute de vérité arrive tôt ou tard pour beaucoup d'entre nous. Pour quelques unes, c'est au moment où elles ressentent le besoin et l'envie de faire autre chose que leur ménage, au moment où elles se rendent compte qu'elles sont prisonnières des horaires scolaires de leurs enfants. Pour d'autres c'est à l'heure de la solitude, quand les enfants sont partis et qu'il ne reste que les meubles à épousseter et le parquet à cirer. C'est alors qu'elles réalisent qu'elles n'ont jamais eu le temps de se bâtir une vie à elles.

Je te parle de moi. Les horaires scolaires, les repas, les achats, la lessive, les habits qui pour une raison ou une autre ont toujours des trous ... ce sont des problèmes pratiques auxquels on pourrait trouver des solutions efficaces, me dit mon mari. Et il a raison, il est même prêt à aider, dans la mesure du possible (il est très occupé).

Mais pourquoi, diable, m'arrive-t-il régulièrement, quand une

réunion se prolonge au-delà de l'heure prévue, au moment de finir un travail, ou dans une conversation avec toi qui me passionne, de me sentir tout d'un coup envahie par une préoccupation profonde. C'est une sorte d'horloge intérieure qui se met en marche, me rappelant que c'est l'heure. C'est leur heure. On doit manger plus tôt aujourd'hui, parce qu'elle a sa leçon de flûte; c'est le rendez-vous chez le dentiste; c'est le collant de danse qu'il faut absolument acheter avant vendredi - "tu me l'as promis maman" -; c'est lui qui m'attend à cinq heures, j'ai promis de l'aider pour sa punition, la quatrième en dix jours; je devrais quand même parler à ce maître d'école un de ces jours.

Des petits problèmes, tout ça. Il faudrait mieux s'organiser.

En discutant de cette organisation souhaitable, je me rends compte que les hommes arrivent à réduire presque tous les problèmes, petits ou grands, à des entités calculables, prévisibles.

Pour moi, acheter un collant aujourd'hui ou demain ne se réduit pas à l'acte d'aller en ville et d'accomplir un achat qui, en effet, pourrait se faire n'importe quand, dans n'importe quelle condition. Le fait est que nous avons discuté pas mal, elle et moi, pour savoir s'il était vraiment nécessaire d'acheter un nouveau collant, puisque l'ancien était encore pas mal. Un peu petit, c'est vrai ... Nous sommes arrivées à la conclusion que pour la danse, il était très important que le corps se sente complètement libre et qu'on voulait aussi être belle ... L'ancien collant était un peu trop délavé. Alors nous partons faire un achat, certes banal, mais qui pour nous prend tout un contexte d'intimité, de connaissance mutuelle, de complicité; nous avons investi le temps qu'il fallait pour y arriver.

Ainsi, l'ensemble des petits problèmes de la vie quotidienne deviennent pour nous la somme affective de notre journée. Et nous les femmes, nous voulons la vivre pleinement cette vie affective, avec nos enfants, avec nos hommes, avec les gens qui nous entourent. Comment concilier cela avec une lutte professionnelle où nous devons nous prouver tout le temps et

doublement, puisque nous sommes femmes, une lutte pour laquelle nous sommes si souvent mal préparées ? Comment vivre cela avec des hommes qui fonctionnent si différemment de nous, qui sont déséquilibrés par nos revendications de relations nouvelles, par nos appels à leurs sentiments, à leur tendresse, à leur douceur et avec qui nous voulons faire l'amour d'une façon qui nous rende pleinement heureuses ?

Nous ne voulons plus être des mères-bonnes qui assurent l'entretien matériel de leurs enfants, des épouses-bonnes qui "font marcher le ménage", des employées-bonnes qui exécutent des boulots subalternes. Nous exigeons de nous-mêmes et des autres que les choses se fassent différemment, à notre rythme.

Quotidiennement coincées entre nos exigences et celles d'un monde d'hommes, organisé d'une manière efficace et rationnelle, nous nous révoltons, nous devenons incommodes, nous nous bagarrons. Nous sommes sorties des rails et le monde autour de nous déraile avec nous. Rien ne marche plus "comme il faut".

Je t'ai déjà dit combien tout cela me pèse parfois. Surtout cette mauvaise conscience qui me guette de temps en temps ... dans les moments de découragement, je me dit que nos mères ont très bien réussi, qu'il serait tellement plus facile de rentrer dans les rails.

Heureusement, cela n'est plus possible. Heureusement tu es là pour me le rappeler quand j'en ai besoin.

Et aujourd'hui (comme tant d'autres fois) je vous avoue
ma perplexité devant le monde, ma peur, ma rage,
ma soif de tout

Mon amour jamais fatigué: mais inutile

Mon incertitude à propos des choses et des gens...

Et en bonne vérité je vous dis: nous continuons
seules mais moins désespérées
(Nouvelles lettres Portugaises)

Ma soeur,

Ce matin je sommeillais encore quand j'ai aperçu ta lettre
sous ma porte. Je me suis réveillée trop tard parce que je
n'avais pas bien dormi la nuit. A vrai dire, je l'ai
passée réveiller à penser à un tas de choses: ma vie, mon
travail, et ce ras le bol quotidien qui fait qu'on n'en
peut plus. J'ai décidé de me payer une matinée agréable,
je l'ai donc passée à lire ta lettre et à penser à nous.

Serons-nous libres un jour... me demandes-tu. Et tu me
parles de tes attaches, de tes problèmes quotidiens, toi,
femme, toi, mère. Tu me fais honte, je me sens très

privilégiée. Voilà que je me réveille tard, je n'ai pas de gosses à envoyer à l'école, je n'ai pas de gosses qui rentrent de l'école et pour qui il faut faire à manger. Le peu de contact, le pauvre contact que j'ai avec le côté "pratique" de la maternité, il me vient à travers toi, à travers tes départs certes frustrants au milieu de nos conversations. L'autre maternité, celle de la complicité, le côté plaisir qu'on peut donner et retirer de la vie avec un gosse, je ne connais pas, j'ai choisi de ne pas connaître quand j'ai décidé de ne pas en avoir.

Tout d'un coup je me suis mise à réfléchir sur quelque chose que tu dis et qui est très important. Tu as eu tes gosses sans réfléchir, parce que c'était normal, parce que c'était ton destin de femme, ta manière d'ETRE; au fond tu te rends compte aujourd'hui que tu ne l'a pas vraiment choisi, mais que tu t'es laissée emporter par un modèle, tu as suivi une soi-disant "nature", la femme épouse et mère, et comme ça tu as accouché. Tu m'a très souvent parlé de ton bien-être au temps de ta grossesse, de la joie de l'accouchement. Tu m'as moins souvent parlé de tes angoisses et de tes déchirements, de tous les problèmes de la prise en charge. Et ce n'est qu'aujourd'hui que tu te demandes ce que c'est une mère. Je suis mal placée pour te parler de cela et pourtant je voulais aller en arrière au tout début, au choix qui s'est posé à nous toutes, dès que, avec nos premiers rapports sexuels, nous avons avalé nos premières pillules. Je voulais te parler de ce temps-là et te parler de moi qui ait vécu si différemment ce piège qu'on appelle le choix.

Si toi tu as suivi ta "nature", moi je me suis révoltée. Je savais très bien, puisque je vivais entourée de femmes, que dès qu'on accouchait, il arrivait ce qui t'est arrivé à toi: la maison, s'occuper des petits, les soucis, plus de possibilité de travailler. Je trouvais mes amies qui venaient d'accoucher étrangement vieilles. Elles étaient là, cantonnées dans la lessive, dans un rythme de vie qui n'était pas le leur, mais celui des petits, et je t'avoue que je ne

trouvais pas grand-chose à leur dire. J'étais étudiante, passionnée de politique et je n'arrivais pas à en parler même avec celles qui m'étaient les plus proches. J'avais l'impression que quelque chose s'était cassé et qu'elles vivaient dans un monde mystérieux pour moi, où il devait y avoir des joies que je n'arrivais pas à percevoir, dont une femme sans enfant était à peu près exclue. De mon côté, je ne le regrettais pas beaucoup. De toute façons les gosses m'emmerdaient. Pas de journaux, pas de cinéma, coupées du monde, elle ne vivaient pas comme moi. Par contre, les hommes étaient toujours au courant du tout. Ils me donnaient l'impression - et ce n'était pas faux - de vivre dans le monde, d'agir, d'avoir une prise sur la réalité, d'être présents. Ils donnaient l'impression de posséder un pouvoir et tout cela m'attirait. On pouvait en parler. Quelques uns voulaient changer le monde et moi, pauvre de moi, je le voulais aussi. Ce n'étaient qu'eux qui avaient le pouvoir de le faire. Et pourtant j'ai très vite compris que j'étais aussi exclue de ce monde là, parce que j'étais avant tout une femme avec tout ce que cela veut dire d'insuffisance. J'étais dans le meilleur des cas quelqu'un qui avait échappé à la règle, l'indispensable exception qui la confirme. Tout cela baignait souvent dans un climat sensuel mal défini, où il y avait quelque chose qui n'était pas tout à fait en place, une femme, un objet de désir sexuel, mais qui portait en soi quelque chose d'autre, de déroutant, un désir de se faire reconnaître comme égale. Etrange prétention quand on tient quand même à être aimée en tant que femelle. (C'est drôle, tu sais, mais quelquefois j'avais l'impression que ce que je portais en moi de différent fonctionnait comme une sorte d'aphrodisiaque, comme si les hommes se disaient: on verra si toute cette assurance ne s'effondre pas dès qu'on sera au lit. Cet insupportable désir de domination qui s'excite dès qu'on trouve une résistance ...)

Malgré cela, j'ai eu pendant longtemps vis-à-vis des hommes une humble admiration, presque du respect, ce qui entraînait naturellement son revers, une sorte de mépris des autres femmes. Dans mon esprit manichéen, eux, ils représentaient

tout ce qui vit, et vivre voulait dire accomplir un destin, ce qui pour moi était nécessairement un destin d'ordre politique, un accomplissement intellectuel aussi. Pour participer de cette aventure, il fallait être acceptée par les hommes. Je me suis donc appliquée.

Objectivement il fallait le faire parce que je voulais garder ma place au journal; il fallut que je sois efficace et compétente. Je disputais cette place à des hommes qui avaient fait des meilleures études que moi, qui avaient été préparés à jouer ce rôle, tandis que moi je n'étais qu'une usurpatrice, je n'avais pas le droit d'y être, sauf si je donnais des preuves. J'aimais mon travail, j'ai donc donné des preuves. J'ai passé un concours. Une fois reçue on m'a convoquée pour une entrevue. Je me suis présentée. Est-ce que vous êtes mariée? Oui. Depuis combien de temps? Trois mois. Dans deux mois vous serez enceinte et dans un an vous ne pourrez plus travailler. Je ne sais pas si ça vaut la peine de vous former, d'investir en vous, si après vous allez nous quitter. Mais non, je vous assure que je n'aurai pas d'enfant. Je n'ai pas envie. De toutes façons c'est décidé.

De toutes façons, c'est décidé ... De toutes façons c'était décidé depuis toujours qu'une femme qui veut faire une carrière, si elle veut avoir des enfants, est une emmerdeuse dans laquelle il ne vaut pas la peine d'investir.

Je ne veux pas te dire que cet incident banal (et combien de nous ont vécu la même chose sans pour autant se décourager), je ne veux pas dire que cela ait été décisif. Mais cela illustre un peu le genre d'incidents autour desquels nous prenons nos "décisions". Mais si cela n'a pas été décisif, qu'est-ce qui m'a fait "choisir" de ne pas être mère? Et là, je retourne un peu ta question et je la pose autrement. Qu'est-ce qui nous fait devenir mère? Toutes mes décisions ont été trop intuitives; tu le sais aussi bien que moi: nous ne sommes pas censées nous poser des questions profondes. Pourqu'oi toi et pas moi ?

Toi, tu as suivi ton destin. Moi, j'ai trompé le mien, parce que je voulais faire autre chose de ma vie. Oui, ma vieille, c'est ta faute si maintenant je me demande ce que j'ai fait de ma vie. Je te promets que je le savais bien. Je voulais être indépendante, un être en soi. Je voulais tout ce qui était réservé aux hommes. Je voulais faire de ma vie une oeuvre, la construire à mon goût, prendre en main mon propre destin sans les attaches que toi, tu t'es créées. Je m'en suis débarrassé. L'enfant, je l'ai jeté avec l'eau du bain (excuse le jeu de mots de mauvais goût).

Je suis devenue une femme libre qui gagne sa vie suffisamment bien pour se permettre de se réveiller tard quand elle ne dort pas bien la nuit. Qu'est-ce qui m'empêche donc de bien dormir la nuit? Je t'ai dit que je pensais à ma vie et à tout ce ras le bol quotidien ... Qu'est-ce qui m'est arrivé? Pourquoi ce matin, ça résonnait si fort quand tu m'as demandé: serons-nous libres un jour ?

J'ai passé mon temps à me libérer des contraintes qui pèsent sur les femmes. Elles ont des responsabilités ménagères et bien, moi je m'en fous. Elles n'ont pas de formation qui leur permette de travailler. Moi je me suis donné une formation soignée. Je suis bien payée. De quoi je me plains alors? Pourquoi alors autant que toi, je ne vis pas ce que je veux? Tu m'as parlé de toi, je te parle maintenant de moi. Prendre la parole dans une réunion d'hommes ... Il faut le faire sur me même ton qu'eux. Il faut le faire dans le même langage. J'ai appris couramment cette langue qui nous est étrangère, à nous les femmes. Mais depuis quelques temps, c'est comme si je retrouvais quand je parle un vague accent dissonant, un souvenir peut-être d'une adolescence où je savais encore rigoler, dire des absurdités, faire la folle.

J'ai souvent entendu dire que les femmes ont de la difficulté à s'exprimer. Je pense plutôt que leur difficulté, c'est quelles ne connaissent pas le code que le monde des hommes nous impose. Toi, quand tu parles en public, tu rougis. Moi

pas; moi plus. Ça fait longtemps que j'y vis. Ces derniers temps, je sens plutôt que je pâlis; j'éprouve parfois une sorte de vertige, une impression que je vais crier: ça suffit !

Que veux-tu que je te raconte? L'efficacité quotidienne qui nous impose une comédie sociale où les drames de la nuit d'avant sont cachés sous l'allure de la femme jeune et dynamique. Tout se passe très simplement. Chacun fait son boulot dans son coin et un jour, on se réunit pour informer les autres de ce qu'on a fait. Ce jour là il faut être brillante; il faut se donner de l'importance, parce qu'on vous regarde et on vous juge. Il faut une bonne performance. Il m'est arrivé déjà dans ce genre de réunion d'avoir envie d'interrompre mon propre bla-bla pour leur dire: savez-vous qu'hier j'ai eu peur de mourir? Je me demande ce qui arriverait si un jour je le faisais? Pour l'instant, je reste brillante et efficace. C'est là, dans ce jeu de prestige, c'est là que je joue mon avenir. Et là, il n'y a pas de place pour les angoisses de mort.

Pas plus que pour les angoisses de vie, pour ce désir de vivre toutes nos potentialités, d'être entière. Je vis autant que toi cette angoisse de vie, ce besoin d'envahir mon côté public par la totalité de ma personne. Je ne peux plus jouer un rôle, aussi noble qu'il soit. Il me faut pouvoir être. J'ai toujours voulu agir et maintenant, j'ai de plus en plus envie d'être.

Mon côté public ... voilà à quoi j'ai été réduite. Voilà à quoi nous sommes toutes réduites, un côté public, un côté privé. A chacun de ces côtés correspondent certaines de nos exigences, certains de nos besoins. Comment compatibiliser ces différentes exigences qu'on s'impose, c'est ça que tu me demandes? Je ne sais pas, mais je suis sûre, qu'au delà de problèmes politiques dont j'ai toujours traité, il y a ici le problème politique de notre temps.

34 Drôle de société que la nôtre, dans laquelle toi et moi, si semblables et si différentes, nous nous trouvons si également

paumées. Ni toi, ni moi, n'avons pu être entières. A nous deux, quelque chose a été volé, et c'est en tant que femmes que nous l'avons compris. Mais dis-moi, ma soeur, comment nous réinventer. Quel monde nous faut-il ?

Je comprend que tu sois souvent découragée. Je le suis aussi. Tu le sais mieux que personne. Le temps n'est plus où j'avais réponse à tout, où il n'y avait pas de problèmes que je ne sache résoudre. (Tu te souviens comment j'étais au début? Je crois je t'ai très souvent fascinée; toi tu me fascinais aussi, simplement parce que tu n'étais pas moi).

Tout est devenu difficile et confus, et pourtant, je n'ai nullement envie de faire de gosses et je crois que je continue à nier que le fait d'être mère soit la vraie manière d'être femme.

En plein brouillard, je te laisse ce sujet de réflexion pour nos insomnies permanentes, pour notre réveil perpétuel. Une vraie femme, c'est quoi ?

Tu me le diras peut-être demain, quand on ira ensemble prendre une glace au bord du lac.

Simone de Beauvoir: Vous posez là une autre question, celle de la "féminité".
Personne parmi nous n'admet l'idée qu'il y a une nature féminine: mais est-ce que, culturellement, le statut d'oppression de la femme n'a pas développé en elle certains défauts, mais aussi certaines qualités, qui diffèrent de ceux des hommes?

Sartre: Certainement. Mais ils n'impliquent pas que dans l'avenir plus ou moins éloigné, si le féminisme triomphe, ces principes et cette sensibilité doivent demeurer.

Simone de Beauvoir: Pourtant, si nous nous considérons comme détenant certaines qualités positives, est-ce qu'il ne vaut mieux les communiquer aux hommes, que les supprimer chez les femmes?

(L'Arc, n° 61)

Etrange occupation que celle à laquelle nous allons nous attacher ici: dépoétiser. Supprimer la magie évoquée par cette faculté qu'on appelle aussi sixième sens (aussi trompeur que les autres) et dont les hommes parlent avec un sourire attendri et condescendant.

Pourquoi donc tenter de dire l'indicible, de palper l'impalpable, puisque nous revendiquons nous femmes la poésie, la sensibilité, le sentir qui manquent aux hommes?

Parce que ces hommes justement se complaisent et se confirment dans l'idée d'un "sens" ajouté à la femme pour son plaisir à

rajout accordé par la nature aux femmes et qui leur ferait positivement deviner, inexplicablement, certaines choses. Il s'agit essentiellement d'une CONNAISSANCE PROFONDE, même si elle est inconsciente, DES MECANISMES PSYCHOLOGIQUES QUI FONT AGIR LES HOMMES (êtres humains)* Si l'intuition trouve bien là son origine, il est clair que chaque être, homme ou femme, en possède une part. Un ensemble de phénomènes que nous avons dû apprendre à utiliser pour remplir bien notre rôle de femme.

Le point de départ d'abord: comment, pourquoi ? (Conformément à notre illogisme bien connu, le quoi viendra ensuite).

Dès la petite enfance, il nous faut pour être acceptées, aimées, savoir séduire. Contrairement aux hommes, il nous faut gagner l'amour; il n'est pas acquis. Connaître les mécanismes de la séduction est une condition de survie sociale. Or, pour séduire, il nous faut comprendre l'autre, deviner ses espoirs, ses angoisses, ses attentes; il faut le sentir; il faut en fin de compte être lui. L'acquisition de la faculté de s'identifier à autrui qui se gagne ainsi, voilà l'origine d'une différence fondamentale entre eux et nous, la source de conflits permanents issus de la formation de deux types de sensibilité.

Voilà aussi la source de potentialités sociales et affectives caractéristiques de cette "culture féminine" dont nous affirmons l'existence.

Il faut rejeter totalement et violemment la part de ce phénomène destinée à remplir notre "rôle de femme", à consolider notre non-pouvoir, à être au service d'autrui en s'oubliant soi-même, mais surtout ne pas rejeter tout, en bloc: NOUS REVENDIQUONS, NOUS POSSEDONS DES CAPACITES DE CHANGEMENT SOCIAL QU'IL IMPORTE DE METTRE EN VALEUR.

Nous avons vécu, nous vivons encore au sein des mouvements féministes un aspect de l'alternative, une qualité de rapports qui permettent la mise en pratique d'une culture dépouillée de

ses objectifs liés au pouvoir mâle: tendresse sans rivalité, admiration sans jalousie, compréhension sans calcul ... Il faut comprendre que nous sommes en train de découvrir et d'apprécier entre nous, dans l'amitié, les qualités que nous avons si longtemps employées à séduire le mâle. Qu'il se crée une profondeur et une richesse de relations que nous atteignons rarement avec les hommes. Nous découvrons le plaisir de la réciprocité dans la sensibilité, le charme, la douceur, la raillerie de soi, la recherche du plaisir, le goût de la transformation du quotidien ... et tant d'autres.

Il y a dans ces relations des signes de rapports humains différents, nouveaux. Pourquoi les femmes plus que les hommes sont-elles susceptibles d'en éprouver la douce saveur ?

Nous l'avons dit: le point de départ, c'est qu'une femme doit gagner l'amour et pour cela séduire. De la connaissance de l'homme découlent tout un ensemble de facultés, de potentialités que la société s'acharne à détourner à son profit, mais qui pourraient, les mouvements féministes en ont donné la preuve, s'actualiser en un changement des rapports humains. Dans cette société en partie déjà, dans une autre pleinement.

On ne nous apprend pas à plaire seulement aux personnes qui nous attirent, mais à plaire tout le temps, à tout le monde ! Nous avons acquis ainsi la faculté de nous mettre à la place d'êtres très différents: angoissé ou optimiste, sûr de soi ou complexé, moraliste ou tricheur, artiste ou ménagère modèle, à chaque fois nous avons dû saisir ce qu'on pourrait appeler la logique affective de nos interlocuteurs (trices). Cela conduit à la constatation (en général inconsciente, implicite, mais évidente) que nos choix, nos sentiments, nos comportements sont uns parmi d'autres, ne sont ni les seuls possibles, ni les seuls valables. Ce qui naît et se développe ici, c'est le germe de la reconnaissance du droit à la différence. Et y a-t-il meilleure définition que celle-ci de la tolérance, cette qualité si précieuse aux rapports humains ?

Précieuse aux rapports politiques aussi. Avant l'irruption du féminisme, les convictions de beaucoup d'entre nous nous conduisaient vers des organisations révolutionnaires. Les partis socialistes ne l'étaient plus, les partis communistes l'étaient à peine. C'est de l'extrême gauche issues de ces mouvements que notre vision était, est encore, la plus proche. Et pourtant combien d'entre nous n'ont-elles pas vécu leur participation à ces mouvements sur le mode du mal-être permanent ? L'intolérance, la rigidité, l'absence d'attention à autrui, l'obligation d'une adhésion sans faille aux idées et comportements du groupe étaient la règle. Nous étions mal dans notre peau sans savoir exactement en situer l'origine. Mais lorsque distribuer un tract, prendre la parole dans une assemblée, participer à une action publique nous coûtaient des moments d'angoisse intense, lorsqu'il n'existait nul espace pour l'aveu de ces "faiblesses", lorsque tout cela aboutissait invariablement à une dévalorisation de soi, n'était-ce pas aussi ce droit à la différence qu'on (ils) nous refusait ? qu'on refusait plus généralement à tout ce qui était autre ?

La tolérance dans les mouvements féministes n'est pas de tous les instants. Pour de multiples raisons, les traces d'intolérance sont encore profondes. Ce que nous voulons seulement faire ressortir, c'est que dans ce cadre uniquement s'est actualisée pleinement, à certains moments privilégiés, la compréhension de l'autre et son acceptation; que là s'est manifesté un possible qui se réalise chaque jour un peu plus dans notre vie quotidienne, particulièrement entre femmes.

Cette faculté que possèdent les femmes de reconnaître et d'accepter plus facilement le différent a d'autres origines tout autant liées à leur conditionnement. L'une d'elles justement me semble être la dévalorisation de soi. Elle est en permanence et à juste titre dénoncée. Elle fait des ravages incalculables, des atteintes la plupart du temps profondes à notre personnalité. Sa disparition est et doit rester un objectif de base du féminisme. Et pourtant je ne

peux m'empêcher de constater que cette capacité de comprendre et accepter la différence trouve là aussi une explication. Nous ne sommes pas sûres de nos opinions, de nos idées, de nos capacités donc plus susceptibles d'en accepter et d'en valoriser d'autres. Entre la sûreté et l'affirmation de soi proposés par le modèle mâle et cette autodestruction que nous pratiquons si souvent, n'y a-t-il pas une troisième voie qui pourrait être simplement la relativisation de soi ? Cette tolérance n'est-elle pas une des composantes des rapports que nous vivons entre femmes et qu'il serait bon de voir se généraliser ?

Il est une autre dimension de ces rapports la plupart du temps absente des relations hommes/femmes et plus particulièrement du couple. Il s'agit de la réciprocité de l'attention de l'autre. On nous a appris à deviner, sentir, comprendre l'autre, répondre à ses attentes. Les hommes sont inconscients du fait que cette faculté que nous employons à "les satisfaire" demande un "répondant"; que nous ne trouvons notre bonheur à faire celui des autres que dans la mesure où ces autres se préoccupent aussi du nôtre. Nous voulons comme eux n'avoir pas à demander pour recevoir, à expliquer pour être comprises. Nous en avons assez d'entendre chanter les louanges de l'intuition et de la sensibilité FEMININE et de nous heurter nous femmes à l'incompréhension des hommes face à nos propres désirs, d'attendre en vain ces petites attentions qu'on reçoit de nous. Entre femmes, cette réciprocité là existe.

Notre volonté de séduction constamment à l'oeuvre et plus généralement toute notre éducation qui nous incitent à centrer notre intérêt sur les rapports affectifs, nous habituent à analyser en permanence les individus que nous côtoyons. Nous nous interrogeons aussi nous-mêmes, nous situons notre existence parmi les autres. Notre image sociale qui s'oppose à celle du courage, de la force, de l'infailibilité demandée aux hommes, nous conduit plus facilement à reconnaître l'ambiguïté permanente du réel et de soi-même. Permet la reconnaissance de nos failles, de nos abîmes. Nous

ne possédons pas cet attachement à la raison, à la science, cette croyance que tout est explicable et que tout ce qui est connu peut être maîtrisé, contrôlé. Nous sentons et reconnaissons plus facilement en nous la force de ces pulsions qui hantent des pensées et des actes apparemment généreux provenant en fait de désirs égoïstes. Cette présence du désir, des pulsions est aussi permanente chez les hommes, mais ils se plaisent à l'ignorer. Ce n'est pas le hasard qui veut qu'un nombre impressionnant de féministes cherchent par la psychologie et la psychanalyse à se connaître et à connaître mieux les mécanismes sans cesse agissant dans les conduites humaines. Pas le hasard non plus qui conduit certaines à analyser de plus près le lien existant entre psychanalyse et politique. C'est aussi le signe que chacune d'entre nous prend chaque jour plus conscience des déterminismes intérieurs qui la font agir. On a trop longtemps fait comme si les discours et analyses politiques échappaient à l'influence de la vie affective, à la sphère du désir et de l'imaginaire. Notre pari, c'est qu'une telle connaissance ne peut que nous rendre plus aptes à cette transformation sociale sans laquelle notre libération ne peut être totale.

A voir ces hommes tenter désespérément de s'adapter à l'image d'eux-mêmes qu'ils ont intériorisée, naît souvent en nous, plus ou moins explicite, en sentiment de comique, de dérisoire aussi. De la faculté de percevoir sous l'évidence des paroles et des comportements, de l'affirmation péremptoire et de l'étalage de culture, les faiblesses et les manques, les désirs et les angoisses est né un certain sens du relatif.

Les femmes sont plus proches de l'existence, de l'existenciel, non seulement de la vie quotidienne, mais de problèmes anthropologiques tels que le vieillissement, la maladie, la mort. La marginalisation qu'on nous a imposée nous empêche de faire semblant de les oublier par l'exercice du pouvoir ou l'ambition de la carrière. C'est peut-être une des raisons qui expliquent pourquoi les mouvements féministes attachent un si grand prix à la recherche du plaisir ici et maintenant. Qui

explique pourquoi les femmes n'ont pas peur de "perdre la face" parce qu'elles s'amuse d'un rien, qu'elles ne méprisent pas des plaisirs légers, voire futiles. Eux ils sont sérieux, graves, conscients de porter sur leurs épaules l'avenir de l'humanité. Avez-vous déjà vu deux Messieurs délégués d'organisation internationale, par exemple, prendre un fou-rire au milieu d'un débat ?

Les femmes ont conservé un certain sens du ludique auquel les valeurs masculines s'opposent ...

Il est révolu le temps où nous croyions certaines valeurs indispensables: sûreté de soi, culture, intelligence, courage, efficacité, productivité (intellectuelle) ... mais aussi beauté, élégance, c'était le temps où nous déchirait encore l'exigence d'une société obligeant les femmes à valoriser un système de valeurs et de comportement masculin et à en appliquer un autre. Efforts sans cesse renouvelés pour réussir dans ce monde d'hommes (si lié au monde et aux valeurs technocratiques), échecs permanents dus à une autre sensibilité, d'autres attentes ... un autre monde.

* Si l'intuition trouve bien là son origine, il est clair que chaque être, homme ou femme, en possède une part.

Mens sana in ... etc

Je t'ai longtemps porté
mon corps
Tu es
lourd
raide
étranger.

Je t'ai longtemps haï
mon corps
et quelquefois
aimé.

Je t'ai rarement vu
mon corps
mais souvent regardé
par les yeux
des affiches et par ceux
des mannequins alignés
aux éventaires des marchands
de faux rêves imprimés
par les miroirs
lassés
d'hommes qui cherchaient
de leurs doigts tâtonnants
leur propre reflet.

Mais je ne t'ai jamais

vraiment possédé
mon corps
toi qui es tout ce que j'ai.

Comment ai-je pu te nier ainsi
alors que jour et nuit
tu me pèses
tu m'encumbres
tu me troubles
et parfois
tu me fais lentement
bondir de plaisir.

On a tant parlé de toi
mon corps
que je ne te reconnais presque.
Et puisqu'après tout
tu es là
pour quelque temps encore
je me demande
s'il est trop tard
pour t'accepter en douce
te maîtriser
te posséder
ou tout simplement
t'aimer.

arriverai-je
à me fondre en toi
comme le sel dans la mer
comme les feuilles dans l'hiver
comme les morts dans la terre.

Peut-être ainsi
arriverai-je
à me trouver.

Tu me demandes, mon amie, quelques pages sur le corps de la femme. Mais n'est-ce pas une contradiction que d'écrire le corps de la femme ? Passe encore de le peindre, ou de le sculpter. Et encore faudrait-il y mettre beaucoup d'amour, afin que l'image ainsi proposée ne soit pas un objet de spectacle, en d'autres termes, pour que la femme elle-même s'y retrouve. Combien de femmes peintres nous ont-elles proposé notre propre image, si l'on en croit l'histoire de l'art dont d'ailleurs il convient peut-être de se méfier comme de l'histoire tout court, l'histoire telle que se la racontent les hommes ? Il n'en reste pas moins qu'à part Leonor Fini, Marie Laurencin, Mme Vigée Le Brun et quelques rares sculptrices, la seule image que nous avons de notre propre corps nous est toujours renvoyée par l'homme. Il me semble

donc plus urgent d'offrir des images que des mots à l'heure actuelle.

C'est sans doute pour cela que j'ai été si impressionnée récemment par une exposition à Lausanne dans laquelle une femme polonaise ¹⁾ présentait ses très belles tapisseries à trois dimensions. A presque chacune de ces grandes formes, elle donnait son propre nom. Et pourtant, le public et la critique elle-même, dans son très savant langage, ne semblait pas comprendre ce que cette femme donnait à voir. Dans ce monde phallogocentré qui est le nôtre, c'était tellement énorme que, comme dans la légende, on passait devant sans reconnaître que le roi était nu. Car c'était bien cela que nous montrait cette femme. C'était l'intimité splendide de son sexe, largement étalé sur toute la hauteur des murs. Pour la première fois, une femme me montrait comment elle se voyait. Pour la première fois, par elle, je me voyais moi-même. J'en fus bouleversé. Enfin, je n'étais plus ni la représentation du plaisir que les hommes se donnent en nous regardant, ni le support pornographique ou non de la société de consommation. Je n'étais plus un objet. J'étais moi, vue de l'intérieur, vue avec tendresse, moi sans fonction sociale, moi nue comme je ne m'étais encore jamais vue.

Mais, diras-tu, le corps de la femme, ce n'est pas son sexe. Pourquoi te reconnais-tu dans les tapisseries de cette femme polonaise et pas dans les sculptures de Maillol ou dans les nus de Renoir, par exemple ? Je ne veux surtout pas m'engager sur le terrain de la critique d'art à laquelle je ne connais rien. Je sens simplement que cette femme dont je ne sais rigoureusement rien, dont je ne parle pas la langue, me parle de l'intérieur, que le regard qu'elle me porte ne me transforme pas en un spectacle pour moi-même, qu'en un mot, à travers elle, je me retrouve sujet et non objet.

Je sais bien ce que ces mots ont d'abstrait et de prétentieux. C'est que le langage semble toujours inadéquat quand je veux parler de mon expérience de femme. Il n'est pas

taillé à ma mesure. Comment dire la frustration que je ressens sous le regard que l'homme porte sur moi quand il me peint, quand il m'écrit dans ses romans ou quand (comme il dit) il me fait l'amour. C'est comme si ce regard passait par un prisme et me restituait une image en tous points exacte et pourtant décalée. Pendant des années, je me suis identifiée à cette image, la croyant juste et me poussant un peu de côté pour m'y plaquer, pour m'y confondre, inconsciente du malaise que me causait cet effort.

Il aura fallu les longues discussions dans les groupes du MLF où parfois les larmes se mêlaient aux rires, pour que je découvre que ce malaise ne m'était pas particulier, pour apprendre à quel point toutes les femmes, parfois au travers de subtils détours, vivent leur propre corps comme étranger et même souvent comme haïssable, si elles vont assez loin dans leur prise de conscience.

Cette découverte, pour moi comme pour beaucoup d'autres, fut rassurante. Elle fut aussi une libération. Le problème secret de chacune (ses mollets trop gros dont le bas sombre était censé "allonger la ligne", ses seins trop petits, ou trop mous, armés depuis des années de soutien-gorges aux allures nourricières) devenait l'oppression de toutes. Ce qui est personnel est politique, disions-nous. En brisant le secret de notre vie privée, en racontant dans un groupe de femmes ce que nous n'avions jusqu'alors confié qu'à notre meilleure amie, à notre confesseur ou à notre gynécologue, nous commençons à faire la révolution.

Et c'était vrai. Pourtant, pour libérants qu'il fussent, ce n'était que des mots. Car la libération du corps, c'est encore autre chose. C'est je crois, chercher à porter sur soi-même un regard neuf, découvrir ce que l'on est, sans détour métaphysique, retrouver sa sensibilité par delà le conditionnement socio-culturel, refuser les rôles, en particulier celui de maître et d'élève, de dominant et de dominé, rejeter les rapports de pouvoir, quels qu'ils soient.

En définitive, c'est s'aimer soi-même dans un monde où il est plus facile de se détester jusqu'à la folie que de se changer ou de changer le monde autour de soi. Et ce n'est pas facile.

Je ne connais pas de recette-miracle pour cela. Comme toi, j'ai essayé les modes rétros et exotiques. Mais changer de robe ou de maquillage, ce n'est pas changer le regard que l'on porte sur soi-même. Ça amuse pour un temps. Ça soulage parfois. C'est tout. J'ai aussi tâté du sport, de l'expression corporelle, de la danse et même du chant. C'était amusant également, bien que je me sois souvent sentie récupérée (en skiant, par exemple) par la contribution que j'apportais, du fait de ma consommation de marchandises et de services divers, au système même auquel je cherchais précisément à échapper.

Et puis dans tout cela, j'étais seule, toute seule avec mon corps. Quelqu'un me disait ce qu'il fallait faire et je l'imitais. Je skiais à sa vitesse, je chantais à sa mesure. Il m'apprenait à maîtriser mon corps, mon souffle, lui qui savait le faire. C'était comme dans l'amour. C'était lui qui m'initiait, qui m'apprenait mon corps, qui savait mieux que moi mon plaisir. Mais était-ce cela que je cherchais, et ce faisant, allais-je me découvrir véritablement moi-même ?

Hormi la sexualité, personne jamais ne me touchait, sauf si j'étais malade, bien sûr. Alors protégé de blouses blanches et parfois même de gants, on me palpait rapidement le ventre ou le bras pour vite me conseiller d'avalier quelque substance chimique ou de subir un traitement dispensé par de complexes et glaciales machines. Si le savant médecin que je consultais m'avait tenu la main pendant quelques instants, il m'aurait peut-être tout aussi bien guérie. Mais ce n'est pas ainsi qu'il comprenait son rôle. Il n'avait pas le temps.

mon amie. Tout ce que je sais, depuis que le mot de libération a pris pour moi un sens personnel, c'est qu'on ne se libère pas toute seule et que dans cette révolution que nous faisons à notre manière, j'ai besoin du soutien, de l'expérience et de la tendresse des autres femmes pour avoir le courage de continuer. Et puis, j'ai aussi découvert que la libération ne s'enseigne pas. C'était peut-être pompier, ce qu'ils disaient à Paris en 1968, mais je crois que c'était vrai: la libération, ça ne se donne pas, ça se prend.

C'est pourquoi, en définitive, toutes ces salles des gymnastiques, ces séances d'éducation sexuelle etc. ça peut nous aider un peu, mais ça ne nous mène pas bien loin.

Je crois plutôt qu'avec tout le poids de notre ignorance de nous-même, de notre peur de notre propre corps et de celui des autres, il nous faut essayer de nous trouver ensemble. Comme tu le sais, c'est ce que nous avons essayé de faire dans ce petit groupe que faute d'une meilleure étiquette nous avons baptisé groupe de massage. Après toutes ces discussions sur notre corps, sur notre sexualité, nous le voulions surtout groupe de non-parole.

Nous eûmes très peur d'abord - peur d'être six femmes ensemble et de nous taire, peur de nous toucher et de ne pas savoir comment le faire, peur de tout ce que nous savions vaguement de l'homosexualité. Alors, nous avons mis le manuel de massage par terre, et une fille l'a lu à haute voix, phrase par phrase, tandis que dans le même temps, une autre faisait les gestes indiqués en s'appliquant, crispée comme un enfant qui apprend à écrire. Les autres regardaient, complètement absorbées par ce qui se passait, suggérant parfois d'un geste silencieux une correction ou une amélioration possible. Plus tard, quand nous arrivâmes à nous passer du manuel, il nous arrivait de ne plus savoir comment continuer et de solliciter du regard l'aide toujours attentive des autres. Ce fut toujours un exercice

collectif et le plus souvent silencieux. Avec le temps, nous apprîmes à nous décrisper, à dépasser l'angoisse que faisait naître en nous le corps sans défense de l'autre et notre propre ignorance. (Nous a-t-on assez mises en garde, en nous disant que nous risquions de nous faire mal (!) que le massage était affaire de spécialistes et qu'il y avait des écoles pour cela). L'angoisse fit place à une sorte de révérence pour le corps de l'autre. Nous apprîmes à goûter l'extraordinaire joie du silence collectif. La détente était telle que parfois nous nous endormions. Nous découvrîmes le plaisir des gestes nouveaux, le langage imperceptible du corps source pour nous d'un émerveillement chaque fois renouvelé. Mais plus encore, nous apprîmes à voir. Dans ce groupe, je compris peu à peu que je n'avais jamais vu le corps d'une femme. Dans l'abandon et dans le mouvement lent et rythmé des gestes du massage, je découvris la beauté de ces femmes que pourtant j'avais cru connaître.

Comment te décrire cette révélation ? Ici encore, les mots me trahissent. Je veux dire que les seins tombants de l'une, les formes rebondies de l'autre prenaient ici une autre valeur que dans la vie quotidienne. Peu à peu, les images qui encombraient ma tête sur ce que je croyais être la beauté féminine tombaient l'une après l'autre. Parceque nous avons réussi pendant quelques heures à créer cet espace de liberté où nous ne nous donnions pas à voir, où nous n'avions aucun rôle à remplir et où nous nous contentions simplement d'être, notre jugement se trouvait comme suspendu et il émanait alors de chacune d'entre nous une beauté entièrement neuve, une beauté libre. La voyant chez les autres, je ne pouvais qu'être convaincue que j'y avais, moi aussi, une certaine part. Cette découverte était telle qu'il n'y avait rien à dire. Il suffisait de vivre. C'est ainsi que dans ce climat de confiance et j'allais presque dire d'ignorance, car personne dans ce groupe n'avait auparavant fait de massage, nous avons peu à peu découvert notre corps.

cé groupe, nous n'avons pas fait l'amour, ni même pratiqué ce que d'aucuns qualifient pudiquement de massage sexuel ? Nous n'en avons pas fait un principe, mais ça s'est passé comme ça. Voilà tout. Il y aurait beaucoup à dire sur l'homosexualité féminine, mais c'est trop important pour en parler ainsi, en passant. Ce sera peut-être pour une autre fois.

Donc, nous n'avons pas fait l'amour, et pourtant je te dis que nous avons découvert notre corps. Cela ne veut pas dire que grâce à nos expériences sexuelles antérieures, nous n'avions pas déjà appris à le connaître d'une certaine façon. Mais au cours de l'année où le groupe s'est réuni régulièrement toutes les semaines, nous avons découvert toute une nouvelle géographie de nos corps mal explorés. Parceque nous n'avions pas de but, nous n'avions pas de hâte. Parceque chacune à son tour était masseuse et massée, nous n'avions pas de rôle. Parceque au départ nous étions toutes ignorantes, nous n'avions pas de maître. Et ainsi, peu à peu nous avons appris à connaître en même temps que notre propre sensibilité, la qualité du toucher de chacune, à perdre la maladresse, fruit de notre peur, à nous laisser aller au plaisir.

Car bien sûr, nous avons éprouvé du plaisir. Mais pas seulement du plaisir. Quand la journée avait été particulièrement dure, nous avons trouvé dans ce groupe une douceur, une paix indicible. Au delà du massage, et de ces gestes répertoriés dans les livres, nous avons retrouvé les gestes de la tendresse qui ne sont pas nécessairement ceux de la sexualité. Nous avons commencé à percevoir l'incroyable richesse de nos sensations possibles. Nous avons reconnu à quel point les rapports sexuels que nous avons eus jusqu'alors avaient laissé de côté toute une gamme de notre sensibilité. Nous ne connaissions jusqu'alors que la partie visible de l'iceberg. Je ne sais pas pourquoi il en est ainsi. Peut-être à cause de ce que nous croyons savoir des zones dites érogènes, sans parler de la querelle autour de notre génitalité. Mais peut-être que tout simplement les hommes, nos compagnons habituels pour ces découvertes-là ont-ils besoin plus encore que nous de se libérer de leurs idées reçues sur eux-mêmes et sur nous. Cela, nous ne pouvons le faire pour

eux. C'est déjà assez difficile de nous libérer nous-mêmes un tout petit peu.

Et puis, la difficulté se trouve encore compliquée par le fait que le corps ne se maîtrise jamais complètement, quoiqu'on fasse. Le corps est mouvance. Il n'est jamais donné. Tu crois que tu le tiens, que tu sais t'en servir pour danser, pour bêcher ton jardin, pour faire l'amour, et puis crac, il a changé. Selon les époques, il lui surgit des poils, des seins, il lui pousse un gros ventre, il lui naît des sensations dont tu ne sais pas si elles sont agréables ou pas. Un jour, c'est la fête des sens. Tous tes gestes sont harmonie et douceur. Tu te sens belle, désirable. Le lendemain, ou presque, tu es sûre que personne ne veut plus de toi. Tu es vieille et moche. Il ne te reste plus qu'à rempaqueter tes désirs, si tu en as encore. Tu es frigide ou c'est la ménopause. Tu ne sais pas comment ça t'est arrivé. Tu es mise au rebut. Entre temps, on a eu beau t'expliquer avec des planches en couleurs, de face et de profil que tu étais faite comme ci et comme ça, tu es quand même restée perplexe le jour tant attendu où tu as débarqué à la Maternité avec ton petit paquet et que tu as entendu la sage-femme gueuler à la contonnade: "On a tout le temps. Elle (elle, c'est de toi qu'il s'agit, de ton corps) elle est à cinq francs."

Tu croyais avoir compris un tas de trucs et en un instant te voilà réduite à la taille d'un écu. Pas seulement à la taille, à la valeur aussi. Pas grand chose en somme. Cinq francs, tu te dis, c'est le col de mon utérus. Cinq francs, c'est par là que je vais donner la vie. Cinq francs, c'est l'image que cette société me donne de mon sexe. Cinq francs. Tu vois, c'est pour ça que le groupe a été si important pour moi. Et c'est aussi pour ça que j'ai tant aimé les tapisseries de la femme polonaise.

De mon propre mal j'avais créé un bien futur.

Ma peur maintenant est que mon être nouveau n'ait plus de sens. Mais pourquoi ne me laisserais-je pas guider par l'événement ?

Je substituerai ainsi au destin la probabilité.

Clarice Lispector.
(*A Paixão Segundo G.H.*)

... Et pour une fois la joie. La joie de parler de nos vies, de nos corps, de parler avec nos corps. Ce vomissement, ce tohu-bohu des femmes qui sortent tout à la fois, qui se moquent de la logique. Pour une fois, pour le meilleur ou pour le pire, un monde de femmes.

Nous aurions sincèrement voulu analyser, interpréter, décrire, comprendre même, le monde des hommes. Nous aurions voulu parler de tout ce qu'il est - science comme valeur suprême, mythologie du progrès matériel, bonheur quantifié ...

Nous aurions, sans doute, ri des technos qui définissent le réel par ce qui se mesure, reléguant nos fantasmes et l'imaginaire aux limbes de "l'in-connaissable". Des technos pressés pour qui nos climats intérieurs et la lenteur de nos gestes sont perte de temps. Nous aurions ri de cette vie sérieuse, blanche et monotone comme des couloirs aseptisés, des passions prohibées, de la mort programmée. Nous aurions voulu en parler ...

Mais, pour une fois, nous nous sommes données la joie de bégayer nos vies, nous avons retrouvé notre voix, celle qui a oublié leur langage à eux. Et pourtant, sur ce monde d'hommes, nous avons beaucoup réfléchi.

Raison et travail. Travail rationalisé. Avec cette formule magique, les hommes ont conquis la nature, ils l'ont assujéti, ils ont construit un royaume. Par cette formule magique, ils se sont différenciés à jamais des autres espèces, ils ont consacré l'humain. Etrange que cet effort gigantesque, avec tout ce qu'il a impliqué de libido dirigée, de désir réprimé, soit aujourd'hui ressenti par beaucoup de gens comme un échec. Les miracles du progrès scientifique et technique n'ont pas réussi à étouffer une sorte de nostalgie de l'imprévisible, du spontané, un certain goût du désordre.

Les techniques d'organisation sociale sont devenues des techniques de contrôle social. C'est l'ordre même de la société qui es remis en question. Face au spectacle de la société industrielle, on s'interroge sur la nature de cet ordre, sur cette Raison qui régit ce Progrès. Qu'est-il devenu ce projet civilisateur qui, dans son élan transcendantal, aurait dû à jamais différencier les hommes des animaux ?

Dans ce monde devenu inconfortable pour les animaux que nous sommes, c'est le côté sauvage qui se réveille et demande un autre ordre, le non-travail, la place à la déraison, Mai 68 : l'irruption du désir, des forces de l'inconscient dans le monde civilisé

de la politique. Ce n'était qu'une promesse. Le mouvement de libération des femmes, héritier de mai 68 et de tout ce qui a été la contestation américaine, reprend joyeusement ce chemin. Mais pourquoi cette joie, cette aisance ?

Où étaient les femmes dans cette civilisation érigée par les hommes ? En marge, la femme animal domestique, appelée à faire et refaire toujours un même cycle de travail, Sisyphe ménagère, condamnée à l'immanence du quotidien, destinée à centrer le monde en elle même, dans les limites de son corps. Son corps, sa seule aventure, son seul exploit, son centre vital. Gardées dans l'anonymat, mis à l'abri des ébats et combats d'un monde tumultueux, les femmes ont reproduit leur sort pendant des siècles, sort semblables dans les mondes les plus divers. Etres mineures, irresponsables, elles ont moins subi le processus de dressage progressif imposé aux hommes. Elles ont été gardées enfants, et si souvent, elles y ont été assimilées - sauvages comme les enfants.

Douées de déraison, elles font aujourd'hui irruption, portant dans leur mouvement l'héritage de leur expérience séculaire - la valorisation du sensuel, l'intimité avec le mystérieux, l'intuition comme connaissance, le perçu plutôt que le prouvé, le sensible contre le rationnel, l'esthétique comme éthique de l'avenir.

Ce numéro a été préparé par

Ania Berger

Rosiska Darcy de Oliveira

Babette Harper

Catherine Leger

Mireille Valette

Genève, Automne 1975



L'IDAC est un collectif de travail à but non-lucratif dont le budget provient de ses séminaires, de ses publications et des contributions volontaires d'individus ou d'organisations. Les abonnements aux documents sont une forme de soutien au travail de l'équipe.

Une publication de l'IDAC

Institut d'Action Culturelle

27, chemin des Crêts
1218 Grand-Saconnex
Genève, Suisse

Tél.: (022) 33 57 42

Rédacteurs responsables :

Pierre DOMINICE
Michel GIRARDIN
Eric LOUIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

SI VOUS DESIREZ VOUS ABONNER,
RENOYER CE COUPON A :

INSTITUT D'ACTION CULTURELLE

27, chemin des Crêts
1218 Grand-Saconnex
Genève, Suisse

Tél.: (022) 33 57 42



Je désire souscrire à un abonnement d'un an aux DOCUMENTS IDAC

(4 numéros par année) Fr.s. 15.--

Nom: _____

Adresse: _____

N.B. Vous recevrez tout document en français, à moins que vous ne demandiez la version en langue anglaise.